

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nous goûtons, comme on respire les parfums d'une oasis, c'est — la besogne faite et la conscience nette — un simple plat de chez nous, amoureuxment mijoté ; un vin authentique l'arrosera. Nous n'y attarderons pas notre pensée, ni notre cœur. Le lendemain, chacun reprendra sa tâche où il la laissa. Puisqu'il faut manger, un repas d'amis, tout simple, mais soigné, aura su introduire quelque spiritualité dans cette nécessité de manger qui est, si vous voulez bien la considérer d'un peu près, une assez vulgaire nécessité. Manger n'importe quoi et n'importe comment, ce n'est pas l'acte d'un civilisé et d'un délicat. Manger gloutonnement, manger seul, pour satisfaire un lourd égoïsme, c'est l'acte d'un barbare. Que nos amitiés se renforcent et se resserrent dans le partage d'un fin repas, d'une bonne bouteille, c'est la vie embellie et enrichie : chacun de ces spirituels repas d'amis, c'est une rose qui dissimule la dernière épine de l'existence — et pensez-vous qu'elles n'abondent pas sur notre route, ces épines maudites ? Vous reconnaîtrez le gourmet délicat, à ce qu'il met de l'esprit et du cœur aux choses de la table. Vous voulez savoir ce que c'est que *manger bien* ? Exactement cela.

Écartons-nous des gourmands épais et de ces goinfres qui ne pensent qu'à entonner vivres et liquides. Que nos plats soient simples, peu nombreux, et nommés de leur nom, qui sera bref. Rien de plus anti-gastronomique qu'un certain snobisme qui fait la fortune des « hostelleries » de France. Dans un menu parisien, je découpe ceci :

EN CE DEBUT DE MARS, PRECURSEUR DU
PRINTEMPS,

J'AURAI L'HONNEUR DE VOUS SERVIR :
MES CINQUANTE AMUSE-GUEULE DJONNAIS
ou bien

MES FRETILLANTES LIMACES
dites ESCARGOTS DE BOURGOGNE
préparées à ma façon.

Ensuite, le Gourmet que Vous êtes saura apprécier,
soit :

LES DELICIEUX FILETS DE SOLE DEVINIERE
ou encore

LES EMOUSTILLANTES COQUILLES
DE LANGOUSTE A L'AMERICAINE
et si le cœur Vous en dit

LES ADORABLES PETITES TRUITES SAUTEES
A LA FRANCO-COMTOISE

Pour suivre, j'offrirai à Votre appréciation
gastronomique

LES JOYEUX COQUELETS DU BEAU PAYS
DE BRESSE

Finement cuisinés au pur jus de raisin Pineau
suivant le rite des Ducs de Bourgogne.

Si mieux il Vous convient

Ces charmants Volatiles, point bégueules du tout,
Vous seront servis, sur la demande de nombreux
clients, à la façon de la Cousine de Rully.

Aux Amis de Saint Hubert

LES DAIMS AGILES ET GRACIEUX

offriront leurs côtes aimablement marinées au vin
blanc de Bourgogne enrobées d'une adorable
Sauce Poivrade.

Si vous m'en croyez, fuyez l'auberge où vous serait présenté ce menu, digne des nouveaux-riches de l'an 21, des pimbêches et des snobinettes de toujours. Que viennent faire ici ces « frétillements » escargots ? Ces « adorables » truites et ces daims « agiles et gracieux » ? L'incroyable hôtelier de cette hostellerie pense-t-il que ces adjectifs éveillent notre appétit ? Pense-t-il que cette emphase convienne à une cuisine soignée, mijotée ? Tant de phrases, pour dire :

*Escargots de Bourgogne — Truites de ruisseau
Coqs au Vin — Côtes de Daim.*

Tous ces mots prétentieux, quelle cuisine cachent-ils ?

Certes, le plat de chez nous a ses mérites : saucisse aux choux ou truite du Jura, ou vacherin crémeux. On peut rêver, pourtant de mets plus rares, de menus mieux ordonnés. Le temps revient des promenades au long cours. Vous qui partirez vers la Bourgogne ou vers Paris, vers la Bresse et la Provence, sachez que les meilleurs menus sont les plus sobres — sur la carte. Celui qui vous parle a savouré, dans la capitale

de la Bourgogne, entre amis de choix, d'admirables déjeuners où l'on restait à table plusieurs heures, dans une poétique atmosphère de mets discrètement mangés, de vins respirés avant que d'être bus et de conversations brillantes. Sur ce menu de choix, l'esprit dominait. Eh bien, le menu était simple, sans fioritures verbales, sans adjectifs et sans superlatifs. Clair, simple, bien ordonné. Intelligible à chacun. Il n'y était question, ni de « frétillements limaces » (le mot affreux !) ni de coquelets peu chastes. La sauce poivrade n'y était pas « adorable ». Mais le repas, lui, reste inoubliable, et de cordiales, de sûres amitiés en sont nées.

Dans la gastronomie raisonnable, il entre une sagesse véritable. Elle vous porte à fuir, et les censeurs incommodes, et les snobs de l'hostellerie. Faites de même, mes chers amis — et bon voyage !

Pierre Deslandes.

La Patrie Suisse du 11 avril nous présente deux intéressants reportages : l'un sur l'organisation du service du feu dans les villes suisses, l'autre sur le nouveau carillon installé à Genève, à Saint-Pierre. Une belle étude est consacrée au peintre Benjamin Vautier. Des variétés, une comédie inédite, les actualités habituelles, donnent à ce numéro une variété remarquable. Deux romans, le supplément de la mode, la page du dimanche, complètent la revue romande, désignée pour devenir de plus en plus celle de la famille suisse.

D'un ridicule à l'autre. — Ceci se passait l'autre jour dans une petite localité de la campagne genevoise.

Un représentant offrait à un fermier de lui vendre une motocelette.

— Combien que ça coûte ? fait le paysan.

— Mille francs.

— Oh ! pour ce prix-là j'aime mieux acheter une vache.

— Ce n'est pas la même chose. Vous auriez l'air ridicule si vous faisiez vos courses dans le pays sur le dos d'une vache.

— Possible !... Mais j'aurais l'air encore plus ridicule si j'essayais de traire votre mécanique.

LE CHOIX D'UN MARI

N'ÉPOUSEZ jamais un brasseur, il vous mettrait en *bière* ; fuyez le serrurier, il vous jetterait dans les *fers* ; le boulanger, lui, vous aurait vite mise dans le *pétrin* ; le musicien vous nourrirait de *son* ; le menuisier vous scierait le dos du matin au soir ; le fabricant d'allumettes vous prouverait que chez lui tout le monde *souffre* ; le barbier est au nombre des *raseurs* ; le teinturier vous en ferait voir de toutes les *couleurs* ; l'épicier vous mettrait dans sa *mélasse*. Ne prenez pas au sérieux la demande d'un fumiste ; avec des opticiens, vous auriez des *jumelles* ; le cordonnier vous taperait sur le *cuir* ; le cuisinier vous mettrait dans la *purée* ; le bourellier risque d'avoir une mauvaise *alène* ; le forgeron a trop l'habitude du *soufflet* ; le photographe aime trop la *pose* ou faire *poser* ; le relieur *chagrinerait* votre peau ; le flûtiste risquerait, après la noce, de jouer des *flûtes* ; que ce soit du myope ou du presbyte, vous seriez *mal vue* ; l'électricien vous enverrait sa *pile* sur la face, — mais, prenez un imprimeur en qui vous trouverez toujours un homme de *caractère*, à moins qu'il ne soit de mauvais caractère.

LES SOSIES

Il est évidemment assez difficile, avec des éléments aussi simples et aussi peu nombreux qu'un front, deux yeux, un nez, une bouche et un contour de figure, de faire des centaines de millions d'exemplaires différents. C'est cependant ce tour de force que la nature a réussi, depuis que l'humanité existe. On ne saurait donc s'étonner si çà et là, au hasard des siècles et des générations, elle s'est trompée et a produit deux individus absolument semblables.

Ce phénomène qu'on constate assez souvent chez deux jumeaux, et qui est alors explicable, on le rencontre aussi en dehors de toute parenté. Des physiologistes ont même été jusqu'à prétendre que chacun, en ce bas monde, avait cer-

tainement un sosie quelque part. Et ils en donnent pour preuve que la plupart des grands personnages de l'histoire ancienne ou contemporaine, plus en vue que le commun des mortels et dont les traits sont diffusés par la presse, ont les leurs.

C'est ainsi que sans remonter à la fameuse légende du Masque de Fer, dont Alexandre Dumas a fait un double de Louis XIV, Napoléon III possédait le sien en la personne d'un ancien officier de dragons, à qui cette ressemblance valut parfois les plus glorieux égards et parfois d'amusantes méprises.

Edouard VII avait un sosie parfait : un commerçant de la Cité à qui d'ailleurs cette aventure porta malheur. Devenu fou et persuadé être le roi, il fut arrêté au palais de Buckingham et finit ses jours dans un asile. On affirme qu'un autre sosie d'Edouard VII, un vieux mendiant de Londres, dûment lavé, brossé, habillé... et stylé, remplaça une fois le souverain malade à une cérémonie qui ne pouvait être remise. Mais il y a tant de légendes...

M. Doumergue, M. Clémenceau, M. Millebrand avaient ou ont encore leurs doubles à Paris. Et qui n'a pas rencontré dans les rues de la capitale M. Poincaré et ne l'a pas salué respectueusement ? Or, c'est un très brave homme, employé au rayon des gants dans un grand magasin de la rive gauche, et qui est heureux et confus de ces méprises... Dernièrement, à Bayonne, la foule acclama le roi d'Espagne, Alphonse XIII, qui pénétrait au théâtre, revêtu d'un uniforme de colonel de cavalerie des Asturies et entouré d'une cour brillante. Aux cris de « Viva el Rey », le souverain se leva et salua gravement... Mais, au second acte, le roi avait fait place à un élégant gentleman en civil, qui lui ressemblait d'une façon frappante et qui s'était ainsi amusé à mystifier les spectateurs pendant une heure d'horloge...

M. Mussolini possédait un sosie à New-York, un modeste garçon coiffeur. Les mauvaises langues prétendent que le consul d'Italie fit mander le pauvre homme et, sous la menace des pires représailles de la part des fascistes du Nouveau-Monde, lui intima l'ordre d'avoir à laisser pousser désormais barbe et moustache. Un fonctionnaire de la Société générale a posé, pendant la guerre, pour les Joffre et a réalisé ainsi une petite fortune. Enfin, jusqu'au Pape qui possède son double : c'est un humble curé d'une paroisse de l'Orne, auquel une firme américaine a offert un million de francs pour figurer le Souverain Pontife dans un film documentaire. Notre abbé a d'ailleurs prudemment et sagement refusé.

Cette question des sosies, que traitait déjà un auteur grec bien avant l'ère chrétienne, et de nos confrères sportifs s'en est emparé dernièrement, en la ramenant au monde du cinéma. L'enquête qu'il a faite à ce sujet est véritablement très intéressante. Elle établit avant tout qu'il ne s'agit plus ici de ressemblances fortuites, mais voulues. Et c'est compréhensible. Quelle tentation de copier ces as de l'écran qui traînent dans leur sillage et les gros cachets et les engagements mirifiques et l'admiration des foules ! Charlie Chaplin, le fameux Charlot, dut, en 1922, en appeler aux tribunaux pour défendre sa jeune gloire contre le contrefacteur Charlie Aplin qui, non content de lui voler... à peu près son nom, imitait sa démarche, ses tics, son jeu et copiait fidèlement la petite moustache que nous connaissons tous. Rudolf Valentino, de son vivant, avait un sosie dangereux en la personne d'un ancien officier autrichien, auquel il manquait heureusement le talent pour concurrencer la vedette du « Cheik ».

Les « sosies volontaires » ne font pas belle figure lorsqu'ils se trouvent en présence du modèle qu'ils ont copié. On raconte que l'illustre compositeur Boieldieu, se rendant un soir à l'Opéra et déclinant son nom au contrôle, s'entendit répondre : « M. Boieldieu ? mais le maître est déjà dans la salle, tel rang, tel fauteuil. » Sans insister, le grand musicien paya sa place.